

PAUL CLAUDEL FRANCIS JAMMES
GABRIEL FRIZEAU

Correspondance

1897-1938

AVEC DES LETTRES
DE JACQUES RIVIÈRE
PRÉFACE ET NOTES
PAR ANDRÉ BLANCHET

nrf

GALLIMARD



INTRODUCTION

PAUL CLAUDEL, FRANCIS JAMMES,
GABRIEL FRIZEAU

Des réflecteurs de théâtre signalent aujourd'hui la personne de Paul Claudel aux plus distraits. Installé au sommet de son œuvre et dominant les routes de sa vie, Anne Vercors se voit environné de rayons qui ont toute la solidité de la gloire et tout l'éclat, bien inattendu, de la mode. Mais qui songe aux longues années de son printemps, quand son génie, alors dans toute sa roideur, ne rencontrait qu'un décourageant silence? Quelques amis du moins le comprirent alors et l'aimèrent.

Si la rencontre que firent de Claudel Francis Jammes et Gabriel Frizeau fut décisive pour l'orientation de toute leur vie, elle ne fut pas sans importance pour Claudel lui-même. Et à la différence de tant d'autres amitiés littéraires celle de Claudel, de Jammes et de Frizeau s'approfondit jusqu'à la fin.

I

L'affinité de Francis Jammes et de Paul Claudel n'était pas celle des caractères. Certes, ils étaient nés la même année et, remarquera Claudel dans une de ses premières lettres, « c'est presque une parenté que d'avoir le même âge ¹ ». Leur génie à tous deux ne devait rien aux livres, devait tout à la nature. Chacun s'était amalgamé à sa propre campagne. Mais il y a loin du grand vent rêche de Villeneuve-sur-Fère aux prairies sonnantes des vallées pyrénéennes. Il y a loin surtout du pays de Rimbaud, sombre et explosif, et « plein d'une tragédie latente », à ces Antilles où séjourna la famille de Jammes et dont son imagination demeura prisonnière. « Il ne me semble pas qu'aucun trait de caractère nous rapproche », a écrit Jammes ². Claudel est abrupt comme un rocher; disons mieux, il s'est élevé, lent et droit, comme un arbre accaparé par sa pousse : libre aux autres de boire à ses sources et de cueillir ses fruits. Sa virile cordialité est médiocre-

1. Lettre du 28 juin 1898.

2. *Les Caprices du Poète*. Plon, 1923, p. 199.

ment sentimentale. S'il s'est tellement tourné vers les autres, ce fut chez lui désir de les voir partager sa foi, nullement pente naturelle ou facilité de sympathie. On découvrira bientôt, je pense, qu'il n'a entretenu aucune correspondance suivie dont la constance ne s'explique par quelque espoir de conversion.

Jammes, lui, avait un douloureux besoin d'affection et d'écho. A la différence de Claudel, dont l'œuvre ne rencontra durant vingt ans que le silence, et qui ne s'en émut pas, et qui n'exigeait pas de ses correspondants eux-mêmes qu'ils la comprissent, l'ermite pyrénéen dressait dans sa solitude des antennes d'insecte inquiet : que pensait-on de ses livres, à Paris, dans le vaste monde ? A la fois avide et dédaigneux de louanges, la moindre réserve le dressait, et son coup de dard, rapide comme un réflexe, pouvait être mortel à l'amitié.

Les yeux de Claudel sont « des yeux qui écoutent », avec gravité, mais qui se détournent brusquement et rejettent en bloc ce qu'il n'admet pas. Ceux de Jammes brillaient de malice béarnaise, mais avec des éclats coupants comme le silex, et de soudains éclairs d'orage pyrénéen.

Quand ils échangent leurs premières lettres de jeunes auteurs dont la chance littéraire demeure incertaine, ils ont vingt-neuf ans, et leur orientation est prise pour toujours. Mais quelle différence ! L'inspiration de Claudel s'est déjà élargie aux dimensions de l'océan, de l'Amérique et de l'Asie. Tandis que Janot-poète n'a pas quitté — ne quittera jamais beaucoup — les abords de son terrier, s'il en connaît toute la flore.

Enfin, plus secoué et retourné par une exigence plus violente, Claudel a déjà vécu à fond la double crise de l'incroyance et de la conversion. Il en est sorti comme de la cuve baptismale, néophyte jubilant, habitant un catholicisme de haute tradition, mais qui semble alors tout neuf. C'est en vainqueur couvert de sang, que le nouveau Rimbaud vient d'entrer « aux splendides villes », dans ce paradis où le champ des sentiments et des idées lui apparaît infini, et où il s'étonne que chacun n'entre pas. S'il se trouve d'accord par avance avec l'audace d'un Pie XI, sa correspondance de ce temps le montre avant tout soucieux d'éviter les contaminations de Bélial, comme le recommande Pie X. La menace, alors montante, du modernisme explique peut-être en partie certain trait de Claudel : l'horreur de la demi-mesure, et l'aspect tranchant d'une affirmation d'ailleurs chaleureuse.

Ce Claudel tout bouillonnant de la Source retrouvée, imaginez-le correspondant avec Bernardin de Saint-Pierre ou Lamartine. Comme ces écrivains qu'il aime, Francis Jammes a toujours eu une sensibilité catholique. Quand, harnaché de sa boîte verte, il part pour herboriser, c'est le Vicaire savoyard fuyant les villes

pour saluer le Créateur des plantes ingénues ; mais si le rousseauisme de son père a déteint sur lui, il en a rejeté les tendances huguenotes ¹. Les processions l'enchantent, à cause des guirlandes de jeunes filles et des profusions de roses. Ce catholicisme de vignette romantique demeure toutefois fort indécis.

*Je parle de Dieu — mais pourtant
est-ce que j'y crois?...*

*Ça m'est bien égal, ceux qui disent
qu'il existe ou non — car l'église
du village était douce et grise ².*

Pour l'ivresse de Claudel, une telle religion devait paraître de la tisane.

Comment l'amitié de deux hommes aussi dissemblables put-elle se nouer, puis s'affermir durant plus de quarante ans ?

Premier contact de Jammes avec la littérature claudélienne : *Tête d'Or*. Il le rejette. Il ne le comprendra jamais. Et je ne suis pas certain qu'il ait toujours apprécié le vin fort de Claudel. Témoin, plus tard, cette charmante dérobade au reçu des *Cinq grandes Odes* :

Il m'est impossible de vous parler de vos odes. Je doute qu'un lièvre à qui l'on fait don d'une forêt vierge, et qui ne peut envisager qu'une fleur ou qu'une herbe à la fois, puisse décrire tout de suite ses impressions. Mais comme cette forêt demeure toujours verte, il me sera loisible de l'étudier dans toute sa splendeur ³.

Mais voici qu'il découvre un jour sur les quais de Bordeaux, poussée par quelque bon vent vers ce fils des îles, une simple feuille détachée de *Connaissance de l'Est* : « le Cocotier ». « En la lisant, écrit-il dans ses Mémoires, je fus éclairé d'une lumière si nette, si verte et si rose, que je me crus transporté dans l'île de Robinson Crusocé, ou dans un jardin à l'aurore du monde. Je demeure à jamais ébloui de cette fleur tropicale ⁴... » Il en relira souvent, je suppose, la dernière phrase au « jeune poète François Mauriac » en visite à Orthez, lequel la citera beaucoup plus tard,

1. *De l'Age divin à l'Age ingrat*. Plon, 1921, p. 196.

2. « Je parle de Dieu » (1888), dans *De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir*. Mercure de France, p. 109 et 111.

3. Lettre du 17 octobre 1910.

4. *Les Caprices du Poète*, p. 87.

recevant Claudel sous la Coupole, comme un des enchantements de sa jeunesse :

*Je me souviendrai de toi, Ceylan! de tes feuillages et de tes fruits, et de tes gens aux yeux doux qui s'en vont nus par tes chemins couleur de chair de mangue, et de ces longues fleurs roses que l'homme qui me traînait mit enfin sur mes genoux quand, les larmes aux yeux, accablé d'un mal, je roulais sous ton ciel pluvieux, mâchant une fleur de cinnamome*¹.

A dire vrai, cette phrase, d'une couleur et d'un nombre merveilleux, mais où s'attarde, non sans complaisance, je ne sais quelle langueur romantique, est bien, dans tout Claudel, ce qu'on peut trouver de moins claudélien. Elle s'accorde plutôt aux pâmoisons de ces *Nourritures terrestres* qu'André Gide écrivait en ces années-là. Qu'importe : Jammes venait d'entrer dans l'univers claudélien par la porte qui lui était ouverte, la porte orientale.

Autre jeu de volant : une plaquette de Jammes s'en vient atterrir à Hankéou, chez le consul de France, aussitôt séduit. Comment, dira-t-on, l'auteur de *Tête d'Or* peut-il trouver « un accent fraternel » dans ces vers qui se veulent délicieusement surannés, moirés comme le missel de quelque tante Célamire, et d'une religiosité, à ses yeux, aussi anachronique? Et pourtant, lui écrit-il, « moi, Champenois, d'une bouffée j'ai aspiré jusqu'au fond votre livre d'homme du Midi; et le sentiment que vous m'avez rendu de l'enfance, que j'ai dans une si large mesure trahie, a été délicieux et poignant, et j'ai senti combien me voici désormais raisonneur et sec. Tout chez vous est original et vierge...² » Quand tant de critiques pressés, écume de la mode, épingleuront au dos de Jammes l'étiquette : *naïf*, Claudel ne se lassera pas de répliquer : *natif*. Il récrit alors la *Jeune Fille Violaine*, où nous voyons enfin, pour la première fois dans nos lettres, surgir de la campagne gauloise et baptisée, comme des labours une fleur fine, une vraie jeune fille française, cousine, sinon sœur, des Clara d'Ellébeuse et des Pomme d'Anis. Il visite cette année-là le Japon, et l'art de Jammes, d'un trait si sûr et si discret, si révérend aussi devant la nature, ressemble curieusement à l'art des anciens peintres japonais « qui, la plupart du temps, étaient des religieux ». (Claudel écrit alors à Jammes sur des papiers merveilleux, « sur une longue feuille de papier translucide qu'un paysage couleur de fleur de pêcher, d'herbe et de neige... rendait presque aérienne³ ».) On sourira peut-être de mes efforts pour entrelacer dans une même toile les fils si différents de Jammes

1. *Connaissance de l'Est*. Mercure de France, p. 9.

2. Lettre du 28 juin 1898.

3. Francis Jammes, *Variations dans un Air français*. Mercure de France, 1942, p. 79.

et de Claudel; et pourtant une phrase de l'*Oiseau noir*, dont les peintres japonais sont précisément l'occasion, me paraît éclairer, même pour les aveugles, le profond point de rencontre des deux poètes, à travers la littérature sans doute, mais déjà très au delà :

*Que la couleur et le parfum délivrent nos sens au lieu de les asservir! Il n'y a qu'une âme purifiée qui comprendra l'odeur de la rose*¹.

Car, rencontrer une source vraie qui ne doit rien aux canalisations de la ville, c'est déjà, en littérature, une aubaine assez rare; mais, pour Claudel, une source vraie ne peut jaillir que de la Source, et ce gaillard guêtré qui trouve ses vers en chassant et en battant les buissons doit finir par rencontrer Dieu. Et c'est en pensant à Jammes que Claudel écrira plus tard : « Dans un cabinet garni de livres, éclairé à la lumière électrique, voilé par une double paire de rideaux, chauffé par un radiateur, il est facile à l'humaniste de garder son indépendance et de produire des œufs de porcelaine. Mais un poète qui a à s'arranger de la Création, il lui faut tard ou tôt s'arranger avec le Créateur². »

Ce sera pour Jammes assez tôt. Mais « pour le moment », Claudel se refuse à reconnaître en lui « un esprit religieux et catholique ». Il le lui dit crûment. Voilà l'autre « surpris et choqué³ ». Intrigué aussi : peut-on être chrétien autrement qu'il ne l'est? Leur première rencontre, en avril 1900, à Paris, dans la très monacale chambre de Claudel — celui-ci devait séjourner à Ligugé en septembre suivant — n'est pas décisive. Elle a lieu en présence de Marcel Schwob et d'André Gide. Tandis que la pensée de ce dernier « décrit des lacets comme le barbet du docteur Faust », Claudel parle « avec véhémence et comme s'il eût voulu prévenir le moindre mot contre sa foi », et « ses réponses, décisives pour lui, n'attendent point de réplique ». « J'avoue, ajoute Jammes, racontant cette scène dans ses *Mémoires*, que je comprenais peu alors son état d'âme⁴. »

Dans les années qui suivent, Jammes souffre de sa solitude (un projet de mariage, poursuivi trois ans, échoue), tandis que Claudel traverse la plus grande crise de sa vie. Nous n'avons aucune lettre d'eux datant de ces années amères. Jammes écrit *Tristesses*, et Claudel *Ténèbres*. Certains vers de Jammes atteignent à un dépouillement et révèlent une tension qui rappellent parfois *Vers d'Exil* :

1. *L'Oiseau noir dans le Soleil levant*. Gallimard, 1929, p. 127.

2. « Salut à Francis Jammes », dans *Contacts et Circonstances*. Gallimard, 1940, p. 129.

3. Lettre du 8 mai 1900.

4. *Les Caprices du Poète*, p. 86-96.

Le poète est tout seul dans la forêt de l'âme.

*Il prie Dieu qui se tait. Alors il s'exaspère,
et la douleur sur lui pèse comme un tonnerre :
Répondez-moi, Seigneur, que voulez-vous de moi?*

*Je tâtonne. J'appelle. On ne me répond point.
Dieu! Que votre silence est profond et terrible!
Ouvrez-moi donc la porte où je heurte du poing!*

*N'aurez-vous pas pitié de votre serviteur?
Il est blessé. Il git. Il a soif. La savane
s'étend. Le bon Samaritain, ô mon Sauveur,
ne passera-t-il pas bientôt sous les lianes ¹?*

Claudél ne serait-il pas ce bon Samaritain? Et c'est l'appel du 1^{er} septembre 1904 : « Claudél, j'ai besoin de Dieu. » La réponse arrive de Foutchéou, grave et comme tremblante de confusion à cause de la crise récente : « Que ne suis-je un saint pour vous parler, cher ami... Au lieu de cela je ne suis qu'un pécheur... » Et, comme il fera toujours, avec Jacques Rivière, Romain Rolland et tant d'autres, Claudél s'efface pour laisser parler Dieu. Il n'a confiance qu'en ce dialogue. Si les livres d'« un écrivain ridicule » ont pu rapprocher de Dieu, qu'on les oublie maintenant, et qu'on ouvre le Livre. Plus question de poésie, si ce n'est celle de la Bible et de la liturgie. Et Jammes reçoit le simple conseil, qui eût dérouté un orgueilleux (il n'était que vaniteux), de lire dans un paroissien quelconque « les neuf leçons sublimes de l'office des morts ² ». « Claudél catéchise à sa manière, écrira plaisamment Francis Jammes. Il prend son poisson dans la glace pour le plonger dans l'huile bouillante aussitôt. C'est une manière de faire comprendre à la friture qu'il y a un autre moyen d'exister ³. » Non pas une prédication amène, précautionneuse, finalement profane, mais ce violent changement de climat qui fit passer les premiers chrétiens, et lui-même lors de sa conversion, de la cité du monde à la cité de Dieu.

On sait le reste. De passage en France l'année suivante, Claudél venait à Orthez au mois de juin. Ni l'un ni l'autre ne divulgua jamais, que je sache, ce qui fut dit en ces jours-là. « Ce fut, a écrit Claudél, le retour plein de simplicité d'un enfant prodigue qui ne

1. « L'Église habillée de Feuilles », dans *Clairières dans le Ciel*. Mercure de France, p. 176 et 184.

2. Lettre du 24 octobre 1904.

3. Lettre à Arthur Fontaine du 1^{er} janvier 1911. *Revue de Paris*, avril 1946, p. 19.

s'était jamais beaucoup éloigné de la maison natale et qui ne rapportait pas à ses pieds le fumier de la porcherie ¹. » Et le 7 juillet 1905, à la messe dite par Dom Michel Caillava, à la Bastide, Clairence, dans une maison particulière, sur une simple commode-Jammes communiait à côté de Claudel qui servait la messe. Cet événement discret et immense devait donner à la vie de Jammes la fermeté d'orientation qui lui manquait, à son art une dimension nouvelle, faire désormais de sa vie, jusqu'à la fin, une vie montante.

Les relations des deux amis en furent nécessairement modifiées : dans ses lettres, Claudel devient un peu le parrain qui soutient les premiers pas du néophyte. La susceptibilité vite alarmée du poète d'Orthez et sa brusquerie font qu'une rupture est toujours à craindre : pour éviter ce malheur nous voyons le fougueux Claudel accepter des réprimandes sur ses œuvres, et même supprimer un mot de l'*Otage*. « Votre lettre me semble bien dure, lui répond-il un jour, mais vous savez que, de vous, je suis prêt à tout accepter ². » Enfin, Jammes affermi dans la foi, Claudel accaparé par ses missions diplomatiques, la correspondance se relâche. A quoi bon le bavardage ? C'est alors entre eux, a dit Claudel, « le sentiment presque continu d'une fraternité, d'une communion, d'un même regard de deux âmes dont les paupières sont levées vers le même tabernacle. Une conversation moins reprise que continuée au travers de longs silences ³ ».

Cependant, Jammes voyait la gloire de son ami, lente à s'élever, prendre quelque chose d'impérial, tandis que la sienne, solide dans son ordre, souffrait quelque peu d'avoir été d'abord portée au pinacle par une mode. Il n'en prit nul ombrage. De son côté Claudel saisissait toutes les occasions de louer son ami. A l'épigramme, d'une légèreté très modern style, décochée à Jammes par M^{me} de Noailles : « J'aime mieux votre rosée que votre eau bénite », Claudel répliquera toujours, dans des articles qui composent avec ces lettres l'étude la plus attentive et la plus ample qui ait été consacrée à l'œuvre de Jammes : « Comme si la rosée elle-même était autre chose qu'une bénédiction ⁴ ! » Et quand, à la veille de sa mort, le patriarche « plein d'œuvres, plein de gloire, plein d'honneur » consentira à quitter Hasparren pour cette séance du Théâtre des Champs-Élysées où Paris lui réserve un accueil triomphal, c'est son « vieux compagnon » qui l'accueillera « le sourire aux lèvres et les larmes aux yeux ⁵ ».

1. *Accompagnements*. Gallimard, 1949, p. 50.

2. Lettre du 23 juin 1914.

3. *Accompagnements*, p. 38.

4. *Accompagnements*, p. 52.

5. « Salut à Francis Jammes », dans *Contacts et Circonstances*, p. 128.

II

Évoquer publiquement Gabriel Frizeau semble presque indiscret, lui qui mit tout son tact, et sans doute une modestie excessive, à demeurer juste à sa place, à l'intersection de ses grands amis, et dans leur ombre. Il suffit à sa gloire que ces amis s'appellent Francis Jammes, Paul Claudel, Arthur Fontaine, André Gide, Odilon Redon, Jacques Rivière.

Tenter un portrait de Frizeau serait téméraire après celui qu'en a tracé Francis Jammes :

Lui, Gabriel Frizeau, qui fut mon camarade de lycée, mais que je ne retrouvai que douze ou treize ans après l'avoir perdu de vue, appartient à cette forte souche de viticulteurs girondins, dont la plupart sommeillent, mais qui révèle en quelques échantillons isolés la puissance incomparable de sa sève. Devenus bourgeois, solidement nourris, carrés, posés, conservateurs par essence, ils possèdent comme leurs vins, une solide étoffe. Ils sont de la race de Montesquieu et de Montaigne. Jurisconsultes, avocats au verbe sonore, ils défendent au nom de l'esprit des lois, âprement, leurs patrimoines avantageux; philosophes épris de belles discussions, et d'essais, si je peux dire, ils bâtissent à la fin leur cathédrale intérieure...

Si l'intelligence tend à l'équilibre, je ne sais pas d'homme plus intelligent; si l'art veut l'émotion, je n'en sais pas de plus sensible. Il écrit avec splendeur, clarté, certitude, de rares critiques pour ses amis. Qu'un tel cerveau, un tel esprit, nous eussent changé de tant de régents incapables! Pourquoi n'avons-nous pas pu décider Frizeau, qui n'avait point les soucis de la vie matérielle, à montrer ce qu'il est? Pourquoi se borne-t-il à admirer les quelques belles toiles et les poètes qu'il possède, sans faire œuvre personnelle alors qu'il y est singulièrement appelé¹?

Plus encore qu'à la qualité de son esprit, c'est à celle de son âme que, peu soucieux de flatteuses relations, il dut d'attirer dans sa maison quelques-uns des plus grands peintres et des plus grands écrivains de son temps. André Gide le vint voir deux fois, et écrivait ensuite à Jammes : « Extraordinaire conversation avec Frizeau². » On savait à Paris qu'un amateur de Bordeaux avait constitué chez lui, pour son plaisir et guidé par son seul instinct, une collection remarquable de Carrière, de Gauguin, de Redon. On était intrigué. « On me questionnait sur vous ces jours-ci, lui écrivait Odilon Redon. Car on vous connaît. Qu'est-il? Que fait-il? J'ai dit que vous étiez un esprit d'attraction, un annonciateur de la bonne nouvelle tout vivifiant dans vos

1. *Les Caprices du Poète*, p. 163.

2. Francis Jammes et André Gide, *Correspondance*, Gallimard, 1948, p. 226.

lettres. Et qu'après les avoir lues, désireux de votre accueil, on trouvait à Bordeaux un être grand, doux et fort, avec des yeux perdus, par instants, dans le monde intérieur¹. »

« Annonciateur de la bonne nouvelle », tel il apparut toujours, dès avant qu'il fût converti, et c'est précisément ce qui faisait de lui « un esprit d'attraction ». Son désintéressement et sa disponibilité lui valaient surtout les confidences des jeunes gens. Adressé à lui par Francis Jammes, Alexis Léger (Saint-John Perse) venait s'asseoir aux pieds de ce Gamaliel, auquel il reconnaissait une sorte de « magnétisme ». S'ouvrant, se confessant à Frizeau, disait-il, un jeune homme trouve « une consolation non humiliante » parce qu'il ne se sent pas catalogué, jugé sans appel ». Et il écrivait un jour à son grand aîné : « ... Il n'est vraisemblablement pas un homme à qui je me sois plus confié qu'à vous, sans moins de restriction dans ce que j'ai pu vous dire, sans moindre souci de faire figure et de me composer. » On peut penser qu'en lui révélant un jour l'ode aux *Muses*, ce premier coup de tonnerre du pur lyrisme claudélien, Frizeau révélait Alexis Léger à lui-même, lui révélait Saint-John Perse. Le jeune homme vint en effet bientôt lire ses premiers poèmes à Frizeau, qui les fit agréer par la *Nouvelle Revue Française*. Le jeune peintre André Lhote copiait chez lui les Gauguin, et prolongeait les entretiens par des lettres où la peinture, la métaphysique et la religion faisaient un beau mélange. « Frizeau était un des rares bourgeois de la ville qui fût au courant de la littérature et de la peinture modernes », a écrit André Lhote. « C'est grâce à lui que je pus exposer mes premières toiles à Paris. Je l'appelais — il ne s'en doutait pas — « le seul juste de Sodome », ne trouvant pas de meilleure expression pour reconnaître son zèle pour les choses de l'esprit, tout en flétrissant la barbarie de notre ville natale². » C'est à Frizeau que Jacques Rivière présentait Alain-Fournier de passage à Bordeaux; chez lui qu'il connut Alexis Léger et André Lhote; et j'ai vu chez Frizeau l'exemplaire où il lut pour la première fois *Partage de Midi* dont il reçut un si grand choc. Déjà subjuguée par le génie de Claudel, toute cette jeunesse écoutait religieusement la lecture des lettres timbrées de Tien-Tsin ou de Foutchéou — celles mêmes que nous publions. C'est Frizeau qui ménagea le contact entre Rivière et Claudel; c'est lui ce mystérieux « bon et grand F... » dont il est si souvent question dans leur *Correspondance*³, car c'est à lui que Claudel ren-

1. *Lettres d'Odilon Redon* publiées par sa famille. G. Van Oest, 1923, p. 71.

2. *Nouvelle Revue Française*, avril 1925.

3. Jacques Rivière et Paul Claudel, *Correspondance*. Plon, 1926, *passim*. Dans la dernière édition (en deux volumes, celle que nous citerons toujours) de la *Correspondance* Jacques Rivière-Alain-Fournier, le nom de Frizeau a été partout rétabli en entier.

voyait Rivière pour l'explication de lettres dont il savait qu'il possédait l'esprit. Évoquer ce petit cénacle ¹, n'est-ce pas insinuer que la *Nouvelle Revue Française* n'est pas sans quelque dette à l'égard de Gabriel Frizeau? Mais ayant conseillé, encouragé les autres, leur ayant mis le pied à l'étrier par les relations qu'il leur ménageait et les revues qu'il leur ouvrait, Frizeau se tenait satisfait, et demeurait, quant à lui, fidèle à sa chère ombre lumineuse, peu jalouse des quinquets de Paris.

Comment Frizeau connut Claudel? Cela vaut d'être conté. En 1903, si l'on met à part la première série de *Connaissance de l'Est*, le poète n'avait encore fait paraître que les drames de *l'Arbre*, « sous la forme, rappelle-t-il lui-même, d'un pavé de six cents pages, qui, totalement oublié de la critique, alla immédiatement au fond de la mare littéraire, d'où il devait mettre pas mal d'années à remonter ² ». Avant d'éditer *Connaissance du Temps*, il fit donc passer dans le *Mercur de France* une note où il offrait d'envoyer sa nouvelle œuvre à tous ceux qui lui en exprimeraient la demande. Il reçut exactement vingt-deux demandes, parmi lesquelles celles de Gabriel Frizeau, de Léon-Paul Fargue, de Valéry Larbaud et de Claude Debussy ³. Mais, entre toutes, celle de Frizeau le retint : c'était un cri vers lui.

Parmi les amitiés spirituelles de Claudel, celle de Gabriel Frizeau jouit d'une priorité remarquable. Tandis que les critiques, frappés d'une cécité réelle ou jouée, confondus, méfiants, tournaient autour du théâtre claudélien comme autour d'un aérolithe, sans oser se prononcer, Frizeau en discerna la signification chrétienne, comprit l'option qu'il proposait impérieusement, et en tira pour sa vie personnelle toutes les conséquences. Il avait vu juste. Il s'agissait bien d'une révolution. Certain esthétisme dilettante était par terre. L'œuvre ne se présentait plus comme un bibelot à admirer : ici l'art lui-même portait témoignage. Qui se laissait prendre au rythme de Claudel et épousait cette ample houle, sentait s'élargir son souffle et son âme, était entraîné dans le même univers, gagné à la même louange. Si l'on ne voulait pas être emporté jusqu'à Dieu, la prudence voulait qu'on négligeât cet océan de beauté vierge qui, de la façon la plus inattendue, venait baigner nos pieds en plein siècle matérialiste.

Frizeau fut le premier que l'art de Claudel amena au catholicisme. Une confiance du poète à André Gide lève tout doute sur ce point : « C'est Frizeau le premier, lui dit-il, qui, ramené à

1. Gabriel Frizeau a cité lui-même plusieurs autres noms dans ses « Souvenirs sur Jacques Rivière » (*Nouvelle Revue Française* d'avril 1925).

2. *Mercur de France* du 1^{er} décembre 1935, p. 238.

3. *Mercur de France* de novembre 1903. Cf. Benoist-Méchin et Georges Blaizot, *Bibliographie des Œuvres de Paul Claudel*. Blaizot, 1931, p. 43.

Dieu par mes drames et sachant y voir la religion dominer tout, me fit penser : je n'ai donc pas écrit en vain ¹. » Parce qu'elle le rappelait à sa mission spirituelle, la première lettre de ce premier converti fut alors d'un grand secours à Claudel lui-même.

Cher ami, lui écrira-t-il plus tard, si j'ai pu être à votre âme de quelque secours, vous m'avez rendu autant que je vous ai donné, parce que c'est votre lettre qui est venue me trouver dans la prison dont j'étais captif, et m'a réveillé au sentiment de mon devoir. Vous êtes le premier qui m'ait procuré cette joie si douce à un cœur de solitaire, le sentiment d'être aimé et compris dans ce que l'on a de plus profond ².

La correspondance qui s'engageait le 10 décembre 1903 devait se poursuivre durant trente-cinq ans, jusqu'à la mort de Frizeau. Le ton de Claudel est celui d'une amitié virile. « ... A part quelques explosions splendides, écrivait Rivière à Alain-Fournier, toutes ces lettres sont d'une simplicité, presque d'une candeur extraordinaire ³. » Griffonnées à la hâte et sans aucun apprêt, celles de Frizeau restent, comme la première, des confidences et des appels; elles débordent, certes, d'une admiration un peu éperdue et renaissant à chaque œuvre nouvelle du grand ami, mais elles échappent à l'adulation par la sincérité, à la naïveté par un sens artistique infaillible. (On admirera en particulier ses pages, elles-mêmes jaillissantes et polyphoniques, sur les *Grandes Odes*.) Frizeau était d'avance accordé à l'œuvre de Claudel, il l'appelait, elle l'a comblé. Il s'y est finalement enfermé. Non pas qu'il méprisât tout ce qui n'était pas cette œuvre, mais ayant trouvé en elle sa suffisance et décidé d'accomplir sa traversée de la vie sur cette galère capitane, il n'avait plus beaucoup de regard pour le reste. Lentement et à regret, il avait dérivé loin de Gide, dont il avait d'abord aimé les nappes d'exquises délicatesses reflétant tous les rayons, ceux mêmes de la spiritualité chrétienne; mais ces jeux supérieurs et un fond d'incurable esthétisme l'avaient enfin déçu. A ses yeux, l'objet de la littérature n'était pas d'amuser, même avec des « idées divines », mais de faire vivre et de conduire à la Vie.

Bordeaux n'est pas loin d'Orthez, et les rencontres de Frizeau et de Jammes furent, jusqu'à leur mort, incessantes. Mais Claudel était toujours à quelque bout du monde. C'est toutefois Gabriel Frizeau et sa femme qui, en 1914, accueillirent le consul chassé d'Allemagne et réfugié à Bordeaux avec les Affaires étrangères.

1. André Gide, *Journal*, 5 décembre 1905 (édition de la Pléiade, p. 191).
2. Lettre du 8 août 1905.
3. Jacques Rivière et Alain-Fournier, *Correspondance*, II, p. 57.

Peu à peu, accaparé par ses tâches et ses nouvelles relations, l'ambassadeur écrivit moins, et il est possible que Frizeau en ait souffert. « Laissez-moi vous prier de m'écrire un peu plus souvent » : ce vœu se lit entre toutes ses lignes, s'il n'osa qu'une seule fois l'exprimer¹. Mais le silence lui-même ne peut-il rapprocher encore des âmes accordées? « Peut-être simplement, lui faisait remarquer Claudel, cet éloignement ne fait-il que nous mettre au point, de sorte qu'il ne reste plus de nous que l'âme seule, comme d'une étoile sa lumière². » Restait d'ailleurs le passé : « Vous étiez la réponse que j'aimais toujours à consulter lorsque tout se taisait autour de moi³. » Et reste pour nous, à l'honneur de Frizeau, qu'il aura été le confident intellectuel de Claudel, celui qu'il faisait assister de loin à l'élaboration de ses drames (les lettres nous permettent de suivre presque semaine par semaine la composition de *Partage de Midi*), le seul homme peut-être auquel il ait pu soumettre, à mesure qu'elles germaient en lui, les vues alors difficilement accessibles de ses grands traités philosophiques.

III

Claudel, Jammes, Frizeau : de cette triple amitié, j'allais dire de cette trinité, est née la « Coopérative de prières » dont ces lettres nous donnent l'occasion de révéler l'existence; — existence qui fut toujours discrète, quoique nullement secrète.

Les conversions se multipliaient alors dans les milieux intellectuels. Et les convertis risquaient de ne se trouver de plain-pied ni avec les non-chrétiens qui les entouraient, ni avec les chrétiens non convertis, dont les besoins spirituels ne sont pas tout à fait les mêmes. L'isolement les menaçait. Claudel se souvint de la terrible solitude où l'avait d'abord jeté sa conversion, et l'idée lui vint d'étendre à ces désencadrés l'amitié qui l'unissait à ses deux néophytes. Séparés par la distance et mêlés au monde, ils composeraient une sorte de « chapitre » dispersé, où les conseils seraient mieux adaptés, où chacun se sentirait soutenu par la prière de tous. Dans ce souci d'adaptation à une catégorie doublement « spécialisée » de chrétiens, les intellectuels convertis, on reconnaît l'un des objets que se proposera plus tard, en y ajoutant le prosélytisme, la future « Action catholique ».

L'Union se recruta par cooptation, vécut vingt ans (1908-1928), et comptait à la fin un peu plus de cent membres⁴. Gabriel Fri-

1. Lettre du 6 décembre 1915.

2. Lettre du 30 septembre 1906.

3. Lettre du 17 décembre 1935.

4. Citons parmi les membres aujourd'hui décédés : Dom Michel Caillava, l'abbé Le Cardonnel, Émile Baumann, Ch. A. Cingria, Fagus, Léonard

zeau en était le secrétaire. Elle éditait un minuscule bulletin contenant : une note inspirée presque mot pour mot d'une lettre de Claudel à Frizeau sur l'esprit et le but de la « Coopérative »; un texte à méditer proposé par l'un des associés; enfin la liste des membres vivants et décédés. Les archives, mises à notre disposition par M^{me} Gabriel Frizeau, révèlent chez Claudel des vues plus audacieuses, chez Jammes plus prudentes et nettement opposées à toute innovation.

Cette modeste association, qui se développa entre deux condamnations, celle du *Sillon* et celle de l'*Action Française*, en subit les remous. L'absence, voulue, de tout ecclésiastique dans le comité directeur (composé de Paul Claudel, Georges Dumesnil, Gabriel Frizeau, Charles Henrion et Francis Jammes) pouvait inquiéter avant la codification de l'« Action catholique », et rappelait l'un des griefs élevés contre le *Sillon*. Claudel tenait donc beaucoup à une approbation de la hiérarchie, et obtint celle du cardinal Amette. Mais la condamnation de l'*Action Française* amena l'association à se dissoudre : des laïcs ne se reconnaissaient en effet aucune autorité pour s'exclure les uns les autres au nom du dogme ou de la morale. Claudel en vint à penser que peut-être « la conception même de notre Société était erronée ¹ ». Lui-même proposa de la laisser s'éteindre.

Mais l'amitié de Paul Claudel, de Francis Jammes et de Gabriel Frizeau survécut à l'Union qu'ils avaient fondée. Ni l'histoire littéraire, ni l'histoire religieuse ne pourront séparer ces trois noms.

ANDRÉ BLANCHET.

Constant, Charles Grolleau, Robert Vallery-Radot, l'amiral Yamamoto, Georges Dumesnil, l'abbé Daniel Fontaine (confesseur de Claudel), André Lafon, Joseph Lotte, Jacques Copeau.

1. Lettre du 2 septembre 1928.

Estimant que cette correspondance appartient à l'histoire et sera réclamée par elle, nous avons inséré en principe *toutes* les lettres (la plupart de celles de Francis Jammes ont malheureusement été perdues), celles mêmes qui paraissent à première vue sans importance, mais qui contribuent à faire de l'ensemble un tissu. Nous n'avons omis que les lettres et les passages — d'ailleurs très rares et de beaucoup les moins significatifs — dont la publication est prématurée en raison de leur caractère trop intime ou de leurs allusions à des personnes vivantes.

Nous avons cru devoir enrichir cette correspondance de quelques lettres inédites de Jacques Rivière qui en sont, on le verra, inséparables. Nous tenons à remercier ici M^{me} Isabelle Rivière à l'obligeance de qui nous les devons.

nrf